

## **Préambule**

Je me rappelle, j'avais 20 ans, il faisait beau tous les jours, même en hiver !

C'était le temps où il suffisait d'avoir un jupon pour m'émouvoir.

C'est à cette époque-là, que je l'ai rencontrée ! Elle sortait d'une boutique d'antiquité où elle avait acheté un tapis de prière ancien. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Dinarzad, moi j'ai pensé qu'elle mentait, comme ces filles qui me disent s'appeler Barbara ou Pamela et qui habitent à Vierzon. Mais de son prénom je n'avais que faire.

C'était une brune à la peau mate, avec des yeux noirs qui hantent

encore ma mémoire certains soirs. J'étais subjugué par les lignes ondulées de sa silhouette, la délicatesse de ses mains et de ses jambes et par l'éclat de son sourire. En un instant, elle était devenue mon succube.

Elle venait d'orient. Elle ne s'en cachait pas.

Quand je la regardais, des images défilaient dans ma tête, une longue caravane sans fin passait dans un ralenti cinématographique sur le haut d'une dune dans la buée brulante d'un sable qui a cuit toute la journée, sous les feux d'un soleil implacable. Un campement sous la lune, un sérail, des danseuses du ventre lascives et des hommes assis en tailleur buvant du thé et fumant le

narguilé, avec au loin, la bande son en quart de ton d'un violon et d'une cornemuse accompagnés par un joueur excité de tambourin et un joueur fou de derbouka.

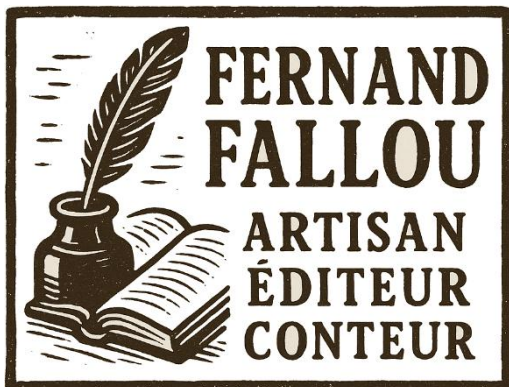
Des femmes en pagne, aux seins lourds et au ventre plat, aux hanches aphrodisiaques dansaient les bras écartés, ondulants, comme une invitation à venir m'y blottir.

Au petit matin de notre première nuit, fatigués et repus l'un de l'autre avec dans les mains un café bien chaud qu'elle nous avait fait, elle me proposa de me raconter une histoire.

J'ai accepté de l'écouter.



**RÉCIT - RIENTAL**



**LE MAÇON**

ISBN : 978-2-9555184-9-6

**Collection A6 V1**

**Numéro 8**

[contact@lotonome.fr](mailto:contact@lotonome.fr)

[fernand.fallou@lotonome.fr](mailto:fernand.fallou@lotonome.fr)

Site web : <https://www.lotonome.fr>



# LE MAÇON

Il était une fois.

Dans un pays du monde des mille et une nuits, un homme, maçon de son état, travaillait dur pour gagner tout juste de quoi manger.

Il vivait seul dans une cabane de bric et de broc qu'il s'était fabriquée aux abords de la ville.

Sa pauvreté matérielle et sa solitude étaient bien connues et faisaient l'objet de toutes les moqueries.

Il était si pauvre, qu'on menaçait les enfants qui n'étaient pas sages ou qui ne travaillaient pas à l'école de devenir comme lui.

Il s'appelait Ben comme son père et tout le monde l'appelait Ben-ben-ben ce qui voulait dire Ben fils de Ben. Mais c'est surtout la phonétique obtenue qui amusait les gens et les enfants.

Un jour, un riche marchand le manda pour fabriquer un escalier de trois marches qui devait faciliter l'accès du patio à sa maison.

Le maçon se mit au travail.

Sous un soleil implacable, la chaleur et la lumière faisaient vibrer les images alentours. L'air était

chargé de poussière qui collait à ses bras musclés que la transpiration faisait briller comme des outils précieux.

Patient et infatigable, il taillait la pierre avec une grande énergie.

Son front luisait, ses muscles étaient tendus par l'effort, il ne ralentissait pas. Chacun de ses coups de marteau résonnait dans la cour, la cadence de leur écho diaboliquement régulière, presque mélancolique, soulignait la solitude de l'endroit.

Balançant entre l'ombre et la lumière, sans un mot, une silhouette s'approcha. Une femme, une servante, fine silhouette aux gestes précis, lui tendit une écuelle d'eau fraîche. Il n'avait rien demandé. Le bois usé du récipient contrastait avec la clarté limpide du liquide, et ce

simple don eut sur le maçon l'effet d'un baume.

Il leva la tête pour voir le visage de cette femme qui avait pensé à lui. Elle n'était pas très jolie et bien que jeune, ses traits trahissaient une fatigue muette par les dures corvées qu'on devait lui faire faire.

Il prit l'écuelle, bu à grandes gorgées. L'eau glissa dans sa gorge comme une bénédiction.

Ce n'était rien qu'une écuelle d'eau fraîche.

Mais cela lui fit tant plaisir que quelqu'un s'intéressa à lui, qu'il prit une décision qu'il n'aurait sûrement jamais dû prendre.

De son œil expert, il toisa le pied et la jambe de la servante et fabriqua un escalier sur ses mesures, un escalier à sa taille la fatiguerait

moins lorsqu'elle le monterait où le descendrait.

Cet escalier qu'il construisait... allégerait son fardeau.

Le riche marchand à son retour de voyage s'étonna de cet escalier aux si petites marches.

Il fit venir le maçon.

- Pourquoi cet escalier a-t-il quatre marches au lieu des trois que je t'avais demandées ?
- Parce que monseigneur, vous avez dans votre personnel une petite servante qui vous est toute dévouée et qu'un escalier de trois grandes marches aurait bien fatiguée. Cet escalier ne la fatiguera pas et ainsi, elle sera plus efficace à votre service.

Le marchand réfléchit. Le maçon avait raison, mais il ne pouvait laisser impuni cet acte de désobéissance.

Il fit venir la servante et s'adressa au maçon.

-- Dis-moi mon ami, est-ce cette femme qui t'a commandé cet escalier ?

-- Non, monseigneur, c'est vous !

-- Donc, tu m'as désobéi ?

-- Oui monseigneur.

-- Pourquoi as-tu adapté cet escalier aux pieds de cette femme ?

-- Parce qu'elle m'a donné à boire.

Il s'adressa à la femme

-- Ainsi, tu te permets de distribuer l'eau de mon puits en mon absence

La servante baissa la tête et ne sut répondre.

Il insista.

-- Mais il faisait si chaud et cet homme travaillait si dur.

-- Bien, puisque vous m'avez désobéi, je vous condamne à recevoir chacun dix coups de fouet

Le maçon se jeta aux pieds du marchand.

-- Cette femme n'y est pour rien monseigneur. Elle ne m'a rien demandé ! Donnez-moi les vingt coups de fouet.

Cette histoire amusait beaucoup le marchand. Il fut d'accord et fit donner vingt coups de fouet au maçon sur la place publique.

Ce soir-là, le maçon rentra chez lui plus fatigué qu'à l'habitude. Il se

coucha sur le ventre tellement son dos lui faisait mal, et s'endormit sans manger.

Tard dans la nuit, il sentit des mains étaler une pommade sur ses blessures. Il se réveilla. C'était elle. Elle pour qui il avait reçu vingt coups de fouet. Elle était venue le soigner.

Il lui baisa la main. Elle lui rendit ce geste et disparut.

Le lendemain, notre maçon se réveilla en pleine forme, heureux comme il ne l'avait jamais été. Il alla voir le marchand.

-- Que veux-tu, maçon ?

-- Monseigneur, je viens vous demander la main de votre servante.

-- Ah ! Ha ! Ha ! Tu n'as pas la première roupie pour me la payer.

-- Mais je pourrais travailler pour vous.

Le marchand réfléchit. La servante n'était pas très belle et ne l'intéressait pas. Peut-être qu'il y avait une bonne affaire à faire avec ce maçon. C'était un commerçant avant tout.

-- Que dirais-tu de travailler pour moi pendant un an ?

-- Avec joie !

Le maçon n'avait pas marchandé. Le négociateur regretta de ne pas avoir dit deux ans.

On les maria. Simplement. Juste devant l'imam local et ils se

remirent au travail quelques instants après la cérémonie.

Le soir, après le travail, elle le suivit chez lui. Ils s'assirent sur le lit. Il lui prit les mains et lui demanda.

-- Ma femme, comment t'appelles-tu ?

La cérémonie du mariage avait été faite en arabe ancien et il n'avait pas bien compris son nom.

-- Kheira

-- Je t'aime, Kheira !

-- Je t'aime, Ben-ben-ben

Ils rirent de ce qu'elle venait de dire. Et notre maçon passa la première nuit d'amour de sa vie.

Le lendemain, il était tellement heureux qu'il ne put s'empêcher d'aller voir tous ceux qui se moquaient de sa pauvreté pour leur

dire qu'en fait il était l'homme le plus heureux du monde.

Le marchand le fit travailler dur. Très dur. Mais notre maçon était un bon homme bien solide et du haut de son bonheur, il était intouchable.

L'année se passa.

Il prit sa femme et quitta le marchand. Et la vie continua.

Un jour, il travaillait pour celui-là, un autre jour pour cet autre. La vie n'était pas facile. Mais il aimait sa femme qui l'aimait en retour et cet amour leur permettait de supporter toutes les défaillances du travail, du temps et du pain.

Et même dans les circonstances les plus difficiles, il ne cessait de dire à qui voulait l'entendre qu'il était l'homme le plus heureux du monde.

Un jour, cette affirmation vint jusqu'aux oreilles du sultan. C'était un homme méchant qui maltraitait sans aucun scrupule tous ses sujets selon son bon plaisir. Il était persuadé que l'homme le plus heureux du monde, c'était lui. Et voilà qu'on lui rapportait qu'un homme à peine plus riche que Job prétendait que c'était lui. Cela était impossible.

Il fit venir le maçon.

-- Alors comme ça, tu prétends être l'homme le plus heureux du monde.

Le maçon ne vit pas la malice de la question.

-- Oui, ô Seigneur de tous les seigneurs.

-- Pourquoi es-tu l'homme le plus heureux du monde ?

-- Parce que j'aime ma femme qui est la plus belle des femmes et qu'elle m'aime de la même façon.

Il fit chercher la femme.

Il la trouva plus laide que la moins belle des femmes de son harem.

-- Alors c'est cette femme que tu trouves si belle et qui te rend si heureux ?

-- Oui, ô Seigneur de tous les seigneurs.

Le sultan comprit que le bonheur de ce maçon était une vue de son esprit. Mais il ne pouvait laisser dire dans son royaume qu'un homme

était plus heureux que lui. Aussi pour punir cet homme de vouloir prendre sa place de bienheureux, il le condamna et le fit emprisonner.

La femme rentra chez elle. Et le maçon alla en prison. Comme il ne savait pas rester à ne rien faire, il commença à réparer toutes les cellules qui en avaient bien besoin. Les prisonniers qui vécurent alors, dans des conditions d'habitats plus confortables furent plus calmes et plus facile à garder. Les gardiens firent état de cette situation à leur seigneur. L'amour que le maçon avait pour sa femme ne s'émoussa point. Il savait qu'elle l'attendait. Il continua à dire qu'il était l'homme le plus heureux du monde.

Alors, le sultan opportuniste et jaloux de cette béatitude commanda de lui faire fabriquer d'autres cellules. Le maçon mit tant d'amour à faire ces nouvelles cellules que les prisonniers qui les occupèrent le ressentirent et malgré des conditions d'incarcérations difficiles furent plus sociables. La violence baissa dans cette prison.

Les gardiens le constatèrent et rendirent compte au sultan. Ils lui répétèrent aussi que le maçon disait toujours qu'il était l'homme le plus heureux du monde.

Alors le sultan, courroucé par ce misérable qui lui tenait tête, donna l'ordre de lui faire fabriquer les tombes des morts de la prison.

Ce qui fut fait !

Notre maçon mit tant d'amour à fabriquer les tombes que leur beauté jaillissait de la pierre et provoquait l'admiration et le respect de tous. Elles étaient si belles dans la sobriété de leurs lignes, dans la qualité des arrêtes, des angles et dans la propreté des surfaces que, épatés, quelques gardiens lui commandèrent leur pierre tombale.

D'autres personnes, gardiens d'ailleurs, administrés du sultan et même des particuliers sans prérogatives officielles constatèrent que les tombes qui étaient fabriquées par le maçon n'étaient jamais profanées.

Reconnaissables de par la qualité de leur finition, les voleurs

qui habituellement visitaient les cimetières la nuit, après les enterrements, à l'heure où les gens normaux ont peur d'aller dans ces endroits où rodent les esprits, épargnaient ces tombes par pure solidarité et fierté pour le maçon qu'ils considéraient comme un des leurs.

Ces rumeurs finirent par arriver aux oreilles du sultan. Il convoqua les membres de son conseil d'administration qui les lui confirmèrent. Eux-mêmes, éblouis par la qualité du travail du maçon lui susurrèrent qu'il était dommage de réserver le talent de ce maçon à ces gueux qui croupissaient en prison et qu'il valait mieux l'attacher à des travaux plus nobles.

Il convoqua les gardiens de la prison qui lui rendirent compte à contre cœur que le maçon disait toujours qu'il était l'homme le plus heureux du monde !

Alors le sultan, fou de rage, mais profiteur malgré tout, qui ne voulait pas que sa tombe soit profanée après sa mort donna l'ordre au maçon de lui fabriquer un tombeau. Un tombeau somptueux.

Le maçon se mit à l'ouvrage. Et il mit tant d'amour à faire ce qu'il faisait qu'il construisit le plus magnifique des mausolées qui ne fut jamais fabriqué.

On aurait dit un tombeau magique tellement il était beau.

Malgré un soleil de plomb, il faisait frais à l'intérieur et la lumière éblouissante du soleil ne pouvait y entrer que d'une manière indirecte par des vasistas à chicanes. Les murs étaient si épais qu'ils arrêtaient net les brouhahas de la ville voisine. La construction respirait le calme et la paix.

Le sultan fut subjugué par la qualité du travail. Il visita son tombeau et s'y sentit tellement bien qu'il pensa qu'il serait dommage de ne pas profiter de cet ouvrage de son vivant. Il légua officiellement sa charge et ses pouvoirs à son grand Vizir qui n'en revenait pas. Il y resta jusque son dernier jour servi par une petite équipe de serviteurs que lui alloua son ministre en

remerciements à cette promotion inattendue.



Le grand Vizir devenu sultan reconnut que c'était grâce au maçon qu'il avait accédé au pouvoir aussi rapidement.

Il le libéra. Lui offrit de quoi se fabriquer une très belle maison et de quoi vivre sans se soucier du quotidien le restant de ses jours.

Notre maçon retrouva sa femme qui l'attendait dans leur misérable

cabane et l'emmena dans leur nouvelle demeure.

Ils s'aimèrent toute leur vie et eurent beaucoup d'enfants.

**FIN**

*Fernand Fallou*

**1997-A6- Le maçon-33**  
**Collection A6 V1**

## **Fin du Préambule**

Elle est partie en me disant que j'avais le bonjour de sa sœur Shéhérazade et du roi Shahryar. J'ai pensé que c'étaient des gens de sa famille ou qu'elle plaisantait.

Elle a oublié son tapis. Je l'ai mis dans un placard en attendant qu'elle revienne le chercher.

Je ne l'ai plus jamais revue. J'ai bien essayé de la retrouver, mais elle avait disparu.

Elle avait physiquement disparu !



30 où 40 ans plus tard, j'ai trouvé dans un déballage de brocante un très gros livre qui titrait :

Contes des mille et une nuits.

Je l'ai acheté pour trois francs et six sous.

Je l'ai lu.

Il m'a semblé reconnaître cette fille qui s'appelait Dinarzad et sa sœur Shéhérazade qui a maté Shahryar, ce roi sanguinaire. Mais il y a tellement de temps qui est passé depuis mes vingt ans que je me suis dit que j'avais rêvé cette fille. Qu'elle n'était qu'un de mes nombreux fantasmes.

Mais alors d'où vient ce tapis  
qui est roulé dans mon placard ?

Je l'ai déroulé.

J'ai l'impression qu'il attend que  
je monte dessus pour m'emmener la  
retrouver ?

Elle m'a donné un rendez-vous,  
c'est sûr...

J'ai peur de marcher dessus.

Mais un jour, je le ferai !



## **Déjà parus du même auteur**

- 1 - L'amphore
- 2 - L'ours
- 3 - La décision
- 4 - L'étoile
- 5 - La dame de cœur
- 6 - Le Fantôme
- 7 - L'escalier
- 8 - Le maçon
- 9 - Big Bang
- 10 - Le chat
- 11 - Germaine
- 12 - Charlotte
- 13 - ADN
- 14 - Gargaragadesh
- 15 - Karacté Couscass
- 16 - Le talisman
- 17 - La cafetière
- 18 - Soliloque
- 19 - La dorloteuse
- 20 - Le mont Tombe
- 21 - Le Noël de Dracula**

- 22 - L'Accabadora
- 23 - On a tué le père Noël
- 24 - Marinette
- 25 - Le jeune homme et la pute
- 26 - Élocubrations originelles
- 27 - Le sosie
- 28 - La fuite à varennes
- 29 - Joyeux Noël
- 30 - Noël sur les champs Élysées
- 31 - Le fou
- 32 - Lettre au père Noel
- 33 - Le poulbot
- 34 - Irène

**Vous pouvez acheter tous les livres  
ci-dessus sur le site**

**[lotonome.fr](http://lotonome.fr)**

**suivez-moi sur Instagram : [fernandfallou33](https://www.instagram.com/fernandfallou33)**

**Du même auteur**  
**À paraître prochainement**

La longue histoire  
Le paroli  
Contrariété  
La belle au bois dormant  
L'homme qui voulait arrêter le temps  
Le don  
Salers  
Turlututu  
La dot  
La clef

